L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux, No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 20 FEVRIER 1881.

CHRONIQUE THEATRALE.

Le théâtre de la rue Bourbon n'a pas chômé pendant la semaine qui vient de s'écouler; qu'on en juge d'après la simple énumération des pièces jouées. Lundi soir, *l'Africaine*; mardi soir, *Mignon*; mercredi en matinée, *La Juive*; jeudi soir, *Le Tour du Monde en 80 jours*; vendredi en matinée, *Guillaume Tell*; vendredi soir, *Roméo et Juliette*. Au moment où nous traçons ces lignes, samedi matin, l'affiche annonce *Le Voyage en Chine* en matinée, et pour le soir *les Huguenots*.

Ajoutez à cela les répétitions, et vous aurez une idée de tout le travail qui s'est fait à l'Opéra depuis lundi dernier. Le rideau a dû se lever une cinquantaine de fois. Si toutes les paroles prononcées sur la scène et dans la salle, si toutes les notes lancées dans l'espace par la voix des chanteurs et les instruments de l'orchestre, pouvaient se condenser en flocons de neige et retomber dans l'intérieur du théâtre, il n'y aurait plus moyen d'y pénétrer; il faudrait au moins un jour et une nuit à cinquante hommes de peine, pour déblayer l'édifice.

On comprend que le chroniqueur de *l'Abeille* aurait un travail d'Hercule à faire, lui aussi, s'il lui fallait parler de toutes les pièces qui ont rempli cette semaine gigantesque. Contentons-nous, après avoir constaté le succès mérité du *Tour du Monde en 80 jours*, de fixer l'attention du lecteur sur *Mignon* et *Roméo et Juliette*.

Cependant nous ne saurions passer outre, sans payer un petit tribut d'admiration et de reconnaissance au grand homme qui le premier fit le tour de notre globe.

Ce grand homme, ce héros, fut Magellan; il ne lui fallut pas seulement 80 jours, comme Philéas Fog, à décrire le cercle circumterrestre; il lui fallut pour cela un voyage qui dura deux ans et trois mois. Et quel voyage! celui de Christophe Colomb n'en approche pas pour la durée, pour les tempêtes rencontrées, pour les souffrances de toute sorte supportées avec un courage inflexible. Le résultat de cette expédition, la plus glorieuse que l'homme ait jamais accomplie sur les mers, eut un résultat immense dans le monde moral: en prouvant péremptoirement la sphéricité de la terre, il donnait le coup de mort à de vieilles doctrines basées sur des affirmations arbitraires.

Voyez le progrès! Philéas Fog fait en 80 jours, au dix-neuvième siècle, un voyage, qui, il y a trois cent soixante ans, demandait à Magellan 890 jours.

Et dire qu'il y a des gens qui condamnent la science et nient le progrès!

Heureusement la science et le progrès n'ont pas besoin de la permission de ces braves gens, pour faire leur chemin.

Revenons à *Mignon*. On sait que le sujet de ce charmant opéra est emprunté du roman de Goethe, *Wilhem Meister*, roman aussi populaire en Allemagne que *Robinson Crusoé* l'est en Angleterre, ou *Paul et Virginie* en France.

L'héroïne de Goethe, la rayonnante et aimante *Mignon*, est un souvenir rapporté par lui d'Italie; chaud et brillant rayon de soleil du pays où *fleurit l'oranger*, égaré sous le ciel brumeux du Nord. Création poétique d'un penseur inspiré par le double pays de Virgile et du Tasse, *Mignon* devait tenter le peintre et le musicien. Ary Scheffer a essayé deux fois de la faire revivre sur la toile: il n'y a pas réussi; sa *Mignon* est une pâle et bien froide image de la jeune italienne qui scintille dans l'œuvre de Goethe. D'autres, après lui, ont cherché sur leur palette les couleurs qu'ils croyaient les mieux choisies pour montrer aux yeux la radieuse enfant; ils n'ont pas été plus heureux qu'Ary Scheffer.

C'est qu'il n'est pas facile, quelque talent que l'on ait comme peintre, de traduire sur la toile les conceptions d'un écrivain de génie.

Ce qui a été vainement essayé en peinture jusqu'à présent, Ambroise Thomas l'a entrepris en musique, et il a réussi. La partition de *Mignon* est à la hauteur du roman de Goethe; légère et étincelante dans la personne de Philine; poétique, suave, passionnée, voilée de mélancolie, quand c'est Mignon qui chante; profonde et douloureuse, quand Lotario, le bon vieillard dont le chagrin a égaré la raison, salue de sa voix attristée l'hirondelle qui passe, heureuse et libre, dans l'air azuré; savante et réfléchie dans la bouche de Wilhem Meister, le jeune philosophe qui apprend, à mesure qu'il pénètre davantage dans la vie, qu'elle ne vaut quelque chose qu'autant que le cœur se nourrit d'amour ou que l'esprit poursuit de grandes pensées.

Gounod lui aussi, on peut le dire, a traité d'égal à égal avec Goethe, en mettant son *Faust* en musique; sa partition vaut bien le *Mystère dramatique* de l'illustre écrivain. Il n'a pas eu la même chance avec Shakespeare; la musique de *Roméo et Juliette* est bien inférieure à la tragédie du poète anglais; elle est en général languissante et traînante; elle n'a pas de jet, elle manque de feu; elle a un faux air de complainte, qui contraste singulièrement avec le drame shakespearien où les sentiments et les événements qu'ils déterminent naissent avec la rapidité de l'éclair et se précipitent comme un torrent de feu.

Ce que nous disions, il y a quinze jours, de *Paul* et de *Virginie*, on peut le dire aussi de *Roméo* et de *Juliette*. Ces deux enfants de l'Italie, immortalisés par le génie de Shakespeare, comme les deux jeunes créoles de l'Ile de France par celui de Bernardin de St-Pierre, vivent et continueront de vivre dans la pensée des hommes comme des personnages historiques. On dit que le poète anglais tira le sujet de sa tragédie d'une chronique italienne; on montre même aux touristes, qui passent à Vérone, le prétendu tombeau des deux amants que l'implacable haine de leurs familles tua à la fleur de l'âge.

Que Roméo et Juliette aient existé ou non, peu importe. Shakespeare leur a donné une vie dont ils vivront à travers les siècles, tant qu'il y aura des cœurs pour compatir à leur triste destinée et pour apprécier le charme poétique répandu par lui sur leurs trop courtes amours. "Shakespeare, dit Mme De Staël, a écrit cette pièce avec cette imagination du Midi, tout à la fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement néanmoins de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions; et l'on sent cependant que ces impressions seront ineffaçables.

"Il y a dans cette composition une sève de vie, un éclat d'expression, qui caractérise et le pays et les habitants."

La tragédie de Shakespeare n'a pas vieilli; au contraire, elle semble plus fraîche et plus resplendissante à mesure que la diffusion de la langue anglaise augmente le nombre des lecteurs capables de la comprendre dans le texte original. Et puis la passion, comme tout ce qui est produit par la nature, reste toujours jeune. L'histoire des amants, surtout des amants frappés par le malheur à la fleur de l'âge, intéresse les générations de siècle en siècle, sans jamais les fatiguer.

Vérité ou légende, le sort de deux jeunes êtres qui s'aiment et que la mort moissonne, remue notre cœur dans ses profondeurs les plus intimes. Nous ne savons pas si les amours et la tragique fin de Pyrame et de Thisbé sont des faits réels, ou simplement un épisode de quelque poème assyrien; une tradition, partie de Babylone, a transmis le drame à l'antiquité de la Grèce et de Rome, et arrivé jusqu'à nous, en traversant le moyen âge, il nous émeut autant que l'histoire malheureusement trop réelle de Francesca de Rimini et de son amant, et que celle d'Héloïse et d'Abeilard.

Gounod avait cependant tout ce qu'il fallait pour mettre en musique une histoire comme celle de *Roméo et Juliette*; mais outre les aptitudes et les capacités, il faut, pour traiter un sujet de cette nature, une chose qui ne dépend pas du compositeur, et qui est encore un des phénomènes inexpliqués de l'intelligence humaine, il faut l'inspiration; vérité connue de tout temps, et qu'Horace avait présente à l'esprit, quand il disait: "Neque semper arcum tendit Apollo".

ALFRED MERCIER.

VARIETES.

LA QUESTION DES FEMMES.

(Suite.—Voir l'ABEILLE du 13 février.)

L'ÉPOUSE.

L'épouse, c'est le mariage. Le sujet est trop vaste pour que nous pensions à l'embrasser ici dans toute son étendue; nous n'en toucherons qu'un point, mais capital: le pouvoir du mari.

Quand on parle d'améliorer le sort des filles, on a pour soi, tous les pères; mais quand on propose d'augmenter les droits des femmes, on a contre soi tous les maris. C'est pourtant à eux que je veux m'adresser aujourd'hui, c'est eux que je voudrais convertir à la réforme du code conjugal, car c'est à leur équité que je vais parler.

Le pouvoir du mari est de deux sortes: pouvoir sur la personne, pouvoir sur les biens.

Le pouvoir sur la personne comprenait autrefois le droit de correction. Une loi du moyen-âge, rapportée par Beaumanoir, nous dit: *un mari a le droit de battre sa femme, pourvu que ce soit modérément.* Les mœurs ont aboli cette loi dans les classes élevées; mais le peuple la pratique encore, même en supprimant l'adverbe. Heureusement, aujourd'hui, quand un homme du peuple bat sa femme, elle le lui rend. C'est le progrès. Je me rappelle pourtant avoir entendu un charretier me dire en me montrant un jour son fouet: "Voici la paix de mon ménage!—Vous frappez votre femme? lui dis-je.—Sans doute.—Vous n'en avez pas le droit.—Pourquoi? quand mon cheval ne va pas, je le bats bien.—Votre femme ne peut se comparer à votre cheval.—Non, ma foi, car elle est bien plus entêtée que lui.—Qu'importe son entêtement? C'est une lâcheté de se mettre en colère contre une femme.—Ah! monsieur, je la bats, mais je ne me mets pas en colère."

Hé bien! croiriez-vous que pareille réponse a été faite par Sénèque le philosophe à un ami qui l'accusait de s'emporter envers ses esclaves? Tant il est vrai que tout despotisme fait deux victimes, l'esclave qu'il opprime, et le maître qu'il déprave.

Vient ensuite le pouvoir sur les biens. C'est là qu'est le vice radical. C'est là qu'il faut résolument le progrès.

Entendons-nous bien: l'administration de la famille a évidemment besoin d'un pouvoir directeur. Tiraillée entre deux autorités contraires, la famille périrait, il y faut un roi, et j'admets que ce soit le mari. Mais sera-ce un monarque absolu ou un roi constitutionnel? Voilà la question.

L'autorité aujourd'hui repose sur un autre principe que dans le passé. Tout pouvoir, quel qu'il soit, pouvoir social, pouvoir politique, pouvoir domestique, a pour raison d'être, non pas l'intérêt de celui qui le possède, mais l'intérêt de celui qui le subit. Le pouvoir marital n'échappe pas à cette loi. Il n'y a pas plus de droit divin pour le mari que pour le souverain. Le vers de Molière,

Du côté de la barbe est la toute-puissance,

n'est plus de mise aujourd'hui. Il faut que le mari ajoute quelque chose à sa barbe, et ce quelque chose, c'est la justice, le bon sens et les bienfaits. Son autorité n'est légitime que si elle est salutaire; or, une autorité n'est salutaire qu'à deux conditions: d'être contrôlée et limitée.

Eh bien, ouvrons le code et voyons les faits. Le régime de la communauté est, vous le savez, le régime presque universel. Que dit la loi:

"Le mari, sous le régime de la communauté, administre seul les biens particuliers de la femme. Il peut vendre les immeubles de la communauté sans l'autorisation de sa femme. Il peut vendre et même donner à titre gratuit les meubles, les objets mobiliers."

Voilà certes une autorité bien complète, bien absolue. Où est le conseil? où est le contrôle?.... Si le mari est incapable.... il y a des maris incapables; s'il est prodigue, s'il compromet la fortune commune, la femme, son associée, a-t-elle un droit efficace de remontrance? Peut-elle prévenir le mal, l'arrêter? Non, ni bornes, ni contrôle au pouvoir administrateur du mari.

La loi, il est vrai, permet à la femme de poursuivre en justice la séparation de biens, en cas de mauvaise gestion du mari. Mais est-ce qu'elle connaît cette gestion? Est-ce que l'exclusion même qui crée le mal, n'empêche pas de le sonder? Est ce qu'il n'arrive pas mille fois que la femme n'apprend sa ruine que le jour où elle est ruinée?

Ce n'est pas tout, à ce système d'omnipotence générale, s'ajoutent mille petites tyrannies, vexatoires et puériles. Une femme ne peut pas déposer la plus légère somme chez un banquier, sans l'autorisation de son mari; obtenir un livret de chèques sans l'autorisation de son mari; acheter une obligation ou une action quelconque, sans l'autorisation de son mari; disposer par donation du plus mince capital en faveur d'une amie que le malheur frappe, d'un vieillard qui n'a pas le temps d'attendre son testament, sans la permission de son mari. Il semble que les femmes aient des mains ardentes où l'or se fond comme dans un creuset. Ce n'est pas tout encore. Une femme n'a pas le droit de recevoir une donation, sans la permission de son mari. Lui défendre de donner, c'est une tyrannie; mais lui défendre de recevoir, c'est une injure. Il y a dans cette interdiction, je ne sais quel soupçon d'argent mal gagné.

En revanche, le mari est libre de disposer de tous les meubles de la communauté, à titre gratuit, envers toutes personnes. Je cite le texte formel. Donc, qu'une femme possède quelque bijou, quelque objet d'art, qui soit pour elle un objet d'affection, un souvenir, le mari a le droit légal de le lui prendre et de le donner, même à sa maîtresse, s'il le veut. On me répond que de tels excès de pouvoir ne peuvent être commis que par des monstres. Est-ce que les lois sont faites pour des anges? D'ailleurs, ce qui est une exception dans les classes riches, est trop fréquent dans les classes pauvres. Là, ce pouvoir du mari sur le mobilier commun amène d'affreuses catastrophes. Ce ne sont pas des suppositions que j'émets, ce sont des faits authentiques que je cite.

Qu'un mari ivrogne ou débauché vende le lit où dort sa femme, le berceau où couche son enfant, la table où se mange le repas, la huche où se serre le pain, tout enfin, tout, pour aller en dépenser le prix avec quelque vile créature, ou, ce qui est encore pis, le prenne pour le porter chez sa concubine; que la malheureuse mère qui voit ses enfants en guenilles et affamés accoure éperdue chez l'homme de justice et lui demande avec désespoir de forcer au moins son mari à leur laisser un grabat, l'homme de loi lui répond: "Le mari peut vendre ou donner tous les biens de la communauté." Le croirait-on, si un magistrat lui-même ne l'avait écrit et imprimé? Des femmes ont vu vendre ainsi jusqu'à trois fois le pauvre mobilier acquis par elles à la sueur de leur front. Dès que la maison était vide, le mari partait; dès que l'industrie de la femme l'avait remeublée, il revenait et vendait tout de nouveau. Moi-même j'ai entendu une pauvre ouvrière en fleurs, une protégée de Béranger, me raconter que son mari avait ainsi dévalisé cinq fois sa pauvre chambre pour aller meubler celle de la femme avec laquelle il vivait! Et, un jour enfin, elle reçut de cette femme, la lettre suivante: "Madame, il m'est arrivé hier un grand malheur; j'ai eu le chagrin de perdre votre mari."

Soyons sincères! Est-ce qu'un système d'omnipotence qui produit de tels effets n'est pas absurde et monstrueux? Et savez-vous sur quoi il est fondé? sur l'antique définition qui déclarait la femme un être inférieur, sur cette maxime que j'ai entendu, moi, prononcer gravement par un homme sérieux; à savoir que la femme la plus raisonnable n'arrive jamais au bon sens d'un garçon de quatorze ans. Il y a peut être ici plus d'un mari qui est de cet avis-là.

Or, regardez autour de vous. A qui est due la prospérité de la plupart des boutiques de commerce? Aux femmes. Par qui se soutiennent ou prospèrent les fermes, les maisons d'éducation et un grand nombre d'industries de luxe? par les femmes! Qui, dans les familles, répare souvent, à force d'ordre, d'économie, de surveillance, les désordres du mari? Les femmes!

Soit! me direz-vous, mais que peut on faire?

Mais, enfin, que proposez-vous?

Rien de plus simple: d'abord, débarrasser le code de ces mille vexations de détail, qui sont des tyrannies et des injures.

2° Lorsque la mauvaise gestion du mari compromet la fortune de la maison, donner le droit à la femme d'en appeler, non pas à la justice, mais à un conseil de famille. Cette cour d'appel existe et fonctionne déjà dans un autre cas, nous le verrons tout à l'heure, et là, contrôler et, s'il le faut, limiter dans les mains du mari l'omnipotence administrative dont il abuse. Enfin, quant aux ménages ordinaires, aux bons ménages, quant à l'administration régulière et habituelle des biens communs, ce n'est pas moi qui vous dirai ce qu'il y a à faire, c'est Plutarque.

Un des amis de Plutarque, Politianus, venait de se marier, il demanda au moraliste des conseils sur la manière de diriger sa jeune femme. Voici la réponse de Plutarque: "Mon ami, la chambre nuptiale doit être un gymnase d'honneur et de savoir. Ornez donc votre esprit de toutes connaissances, de tous côtés pour votre femme, ainsi que font les abeilles, lui apportant vous-même tout ce que vous penserez pouvoir lui profiter; car vous lui êtes maintenant comme père et comme mère, et il n'est pas moins honorable d'ouïr une jeune femme qui dit à son mari: "Tu es mon régent et maître en toutes belles choses", que si elle l'appelle mon bien-aimé. Il y a des écuyers si maladroits que, quand ils possèdent un beau cheval, ils lui enseignent, pour s'en servir, à se mettre à genoux. Ainsi se trouvent des maris qui, ayant épousé des femmes nobles et de haute maison, ne s'étudient pas à les rendre plus honnêtes et plus instruites, mais ils aiment mieux les abaisser, là où il faudrait, au contraire, maintenir la dignité de la femme, comme la juste hauteur du cheval."

Je dédie cette page aux maris ici présents; tout le code de leurs devoirs est là. Quand vous épousez une jeune fille, dites-vous que vous n'êtes pas seulement son mari, mais son éducateur. Initiez-la par degrés au gouvernement des affaires communes. Il y a une chose absurde, c'est qu'une femme soit mineure à quarante ans comme à dix-huit. C'est à son mari de lui créer une majorité. Qu'il soit son maître en Code civil. Qu'il lui apprenne ce que c'est qu'un bail ou un acte de vente. Et ne craignez pas que ce mélange d'affaires prosaïques ou amoindrisse la tendresse mutuelle; quand on s'aime, on fait de l'affection avec tout, même avec le Code.

Un dernier mot qui résume toute la question. Savez-vous à quoi doit penser un mari? A faire de sa femme une veuve; le mot vous étonne? Le code du veuvage l'explique. Il renferme une contradiction fatale. Autrefois, la veuve restait mineure comme la femme, elle tombait sous la tutelle de ses parents, ou mieux de son fils aujourd'hui. Tant que le mari est vivant, l'épouse disparaît complètement devant lui. Il meurt, et soudain, en une minute, sans transition, sans préparation, cette femme qui ne pouvait rien, peut tout; elle, qui n'avait pas le droit de se diriger elle-même, la voilà chargée de gérer deux fortunes: celle de son enfant et la sienne; la voilà tutrice, protectrice! maîtresse! Rien de plus absurde et de plus plein de périls? C'est au mari à prévoir et à conjurer cette crise; la tâche lui sera facile; car, le croirait-on, cinq fois sur dix, la veuve, livrée tout à coup à elle-même, se retrempe, se virilise, grandit à cette rude épreuve du veuvage! N'en avons-nous pas sous les yeux un exemple éclatant? Notre plus illustre concitoyen, le libérateur du territoire, meurt! Il ne laisse pas de fils pour continuer son nom et honorer sa mémoire. Mais il laisse une femme, elle suffit à tout,

C'est un mérite sans doute que de bien administrer une grande fortune; elle fait plus, elle administre admirablement une grande gloire. Elle organise seule les funérailles nationales du mort immortel. Sa statue s'élève à Nancy, elle y court et y préside—j'y étais—avec une dignité de reine. Une statue nouvelle s'élève à Saint-Germain; elle y court et y contracte le germe du mal qui l'a tuée! Les œuvres, les discours de son mari étaient épars, en désordre, elle les rassemble et lui en élève un autre monument! Puis, son œuvre finie, la dernière épreuve corrigée, elle meurt, nous laissant un souvenir et un exemple ineffaçable; elle nous apprend ce que peut et doit être la femme, en nous montrant ce que c'est qu'une grande veuve!

LA MÈRE.

Le seul mot de mère pénètre tout le monde d'un tel respect, que l'on doute d'abord qu'il puisse rester aucun droit légitime à réclamer pour les mères. Parler de leur émancipation, c'est calomnier, ce semble, la conscience publique. Regardez en effet autour de vous: voilà un jeune homme sceptique, dont, dont toute la verve se dépense en satires contre la vertu des femmes, et qui rit de cette vertu même, comme d'un préjugé; dites-lui que sa mère a été faible un jour! Soudain il bondit d'indignation; il vous démentira, il vous provoquera; tous les sentiments purs se réveillent en lui, dès qu'il s'agit d'elle. Quel homme, si grossier qu'on se le représente, ne s'écarte avec déférence pour faire place à une femme qui va être mère? chose frappante! de toutes les grandes affections humaines, l'amour des mères est la seule qui ait un nom spécial dans toutes les langues. L'amour filial s'applique au fils et à la fille, l'amour conjugal au mari et à la femme, l'amour fraternel au frère et à la sœur; seule l'affection des mères a une désignation particulière, et dans toutes les langues, à côté de l'amour paternel on dit l'amour maternel.

Chez les animaux, la maternité seule ressemble à un sentiment; leur amour paternel n'est qu'une exception, leur amour qu'un instinct, mais la maternité leur donne la prévoyance, la tendresse, le dévouement, l'héroïsme même. La lionne à qui l'on enlève ses petits devient terrible comme un lion; le lion s'éloigne. Approchez-vous au printemps d'une nichée de fauvettes cachée dans un buisson; si c'est le mâle qui couve les petits, à votre approche il s'envolera vers les branches supérieures, criant, s'agitant, mais il s'envolera. Si c'est une femelle, elle restera. Vous verrez son petit cœur battre sous ses plumes, son œil noir s'arrondir et briller de terreur; n'importe, elle restera! Il y a certainement là un sentiment! Il y a vaillance, puisqu'il y a peur! Il y a dévouement, puisqu'il y a sacrifice. Par l'amour maternel, l'animal touche à la nature humaine, et la nature humaine s'élève presque jusqu'à la nature divine.

Que dirons-nous, en effet, de l'influence des mères sur l'éducation de leurs enfants? On a souvent remarqué avec raison qu'un grand nombre des hommes les plus illustres avaient été *formés* par leurs mères. Qui a converti saint Augustin? sa mère. Qui a élevé saint Chrysostome? sa mère. Qui a sauvé saint Basile? sa mère? Qui a sanctifié saint Louis? sa mère.

Dans le monde moderne, les noms de Schiller, d'André Chénier, nous parlent de leurs mères, en nous parlant de leur génie. C'est une mère à qui nous devons cette pure gloire qui s'est levée sur notre poésie comme un beau soleil de mai.... Lamartine! C'est une mère qui a inspiré à Victor Hugo les plus touchantes beautés de son œuvre, ses peintures vraiment divines des enfants; jamais un homme n'aurait découvert, à lui seul ces ineffables mystères. C'est bien Victor Hugo qui a écrit, mais c'est sa mère qui a dicté!

Ainsi parlent tous les esprits sensés et tous les cœurs droits. Or, que dit le Code?

"L'enfant, dit le Code, reste jusqu'à sa majorité ou son émancipation sous l'autorité de son père et de sa mère." Rien de plus juste; mais le législateur ajoute: "Le père exerce seul cette autorité." Voilà une rédaction au moins étrange! Qu'est-ce qu'une autorité qu'on n'exerce pas? La loi ajoute: "L'enfant ne saurait quitter la maison paternelle sans la permission de son père." Rien de plus juste; mais la mère? pas un mot sur elle. La loi dit: Un père à qui son fils donne des sujets de mécontentement très graves peut le faire détenir pendant un mois. Rien de plus équitable encore, mais la mère? rien pour la mère. La loi dit: "Les enfants ne peuvent se marier sans le consentement de leurs parents; puis elle ajoute: En cas de dissentiment, le consentement du père suffit." Ainsi, l'avis de la mère ne vaut rien pour, ni contre; si elle consent, et que son mari refuse, son consentement ne compte pas. Si elle refuse et que son mari consente, son refus ne compte pas davantage. Elle ne peut ni marier sa fille, ni l'empêcher de se marier, ni la préserver d'un choix fatal, ni la soutenir dans un choix heureux.

Cette annihilation du pouvoir maternel est funeste: dans la question du mariage surtout, le coup d'œil de la mère porte ailleurs et plus loin que celui du père. Le père s'inquiète de la fortune, de la carrière, de la position de son gendre; la mère prend plus de souci des rapports sympathiques qui l'unissent à sa fille. Le père le juge mieux comme homme, la mère le juge mieux comme gendre. Tous deux voient la vérité, mais de profil; leurs deux points de vue réunis font seuls l'ensemble. Tous deux doivent donc être appelés; c'est toujours l'application de ce principe fondamental: doubler l'unité.

Comment y arriver; un article du Code nous le dit:

"Quand une veuve veut faire détenir son fils, avant d'en adresser la demande à la justice, force lui est d'*exposer aux plus proches parents paternels du mineur ses sujets de plainte, et leur consentement seul l'autorise à exercer son droit maternel de châtiment.*" Voilà le conseil de famille installé, voilà le gouvernement de la famille soumis à une surveillance. Pourquoi donc ne pas étendre l'application de ce principe? Pourquoi ne pas l'établir en faveur des femmes aussi bien que contre elles? Pourquoi les lois qui bornent le pouvoir répressif de la mère n'assureraient-elles pas le pouvoir protecteur de la mère mariée? Pourquoi, dans les circonstances importantes de la vie des enfants, lorsque leur éducation, leur avenir sont compromis par l'aveuglement du père, la mère n'aurait-elle pas le droit de provoquer la réunion de ce conseil de famille, et d'y venir plaider la cause de son bonheur et de son cœur? Allons, du courage, osons proclamer que l'homme peut avoir tort, que la femme peut avoir quelquefois raison, et introduisons dans la famille le principe fécond et générateur de tous les progrès légitimes, l'association des intelligences.

Et maintenant que j'ai parlé pour vous, mères heureuses et riches, laissez-moi vous parler pour les mères pauvres. Chaque enfant qui naît ou qui va naître est pour vous un sujet de joie, d'espérance. Pour la mère pauvre, c'est un sujet de crainte ou de douleur! Comment l'élèvera-t-elle? Comment le mettra t elle au monde? Sa grossesse, qui diminue ses forces, l'oblige à augmenter son labeur, car il augmente sa pauvreté! Il faut qu'elle traîne son corps déjà si lourd à l'atelier; il faut qu'elle reste debout des journées entières; courbée sous le faix maternel, elle doit porter des fardeaux. Elle accouche. Où et comment? Combien de femmes n'ont pas de linge pour couvrir le nouveau né, pas de lait pour le nourrir! la misère et la fatigue tarissent si souvent la seule richesse que possède la mère pauvre, sa mamelle! Le temps marche: nouvelles douleurs. C'est l'enfant de deux ans qu'il faut laisser seul, avec mille craintes qu'il ne tombe dans le feu, s'il reste à la maison; que les voitures ne l'écrasent, s'il joue dans la rue; c'est, hélas! la famille entière dont souvent il faut seule porter le poids. A vous, mères privilégiées, de former une sainte alliance en faveur de ces déshéritées. Jetez vous entre elles et la misère, entre elles et le désespoir! Méritez votre bonheur, non pas en aimant vos enfants.... la belle vertu! mais en aimant les enfants des autres! On a inscrit sur nos édifices publics trois belles paroles: Liberté, égalité, fraternité. Que, grâce à vous, la République en ajoute une quatrième qui les couronne: Maternité!

LEGOUVÉ.

(*La fin à dimanche prochain.*)

Dentistes.

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 rue Dauphine, immédiatement après 16 dièse formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

C. C. BAQUIE,
DENTISTE,
No 41 Rue Bourbon,
Entre Douane et Bienville.
21déc—1an Mer V D

Dr. F. SAHUQUE & SON,
DENTISTES,
59.........Bourbon.........59
Réduction de prix pour toutes les opérations. Extraction de dents à 50 cts pièce; aurification et plombage, de $1 à $5 par dent, suivant la carte
4 mars—1an.D.Mar.V

Le Dr J. A. DeMART,
Dentiste.—151 Canal à côté du magasin de dry goods de D. H. Holmes.
A l'honneur d'annoncer à ses clients et au public qu'il vient d'améliorer le local qu'il occupe. Ses salles d'opérations et son laboratoire sont maintenant beaucoup plus vastes. Il applique tous les perfectionnements introduits récemment dans son art et à des prix aussi réduits que ceux d'aucun autre dentiste de premier ordre. N. B.—On me trouvera, pendant l'hiver, d'une manière permanente, à l'adresse ci dessus. 28 nov—1an

Franklin Steam Sash and Blind Factory.
P.C.Malone, Propriétaire.
Au coin des rues Franklin et Cli[illegible]
FABRIQUE de Châssis et de Jalousies, portes, persiennes, panneaux, tour, etc. Tout travail exécuté de la manière la plus satisfaisante et aux plus bas prix possibles. Les cars de dépôt de Jackson passent devant la porte. Les ordres de la campagne sont exécutés avec promptitude. 4mars—1an. DMerV.

AVIS.
LE Dr GEORGE F. MALONEY informe respectueusement ses nombreux amis et clients qu'il n'a pas de successeur en cette ville, mais qu'ils pourront le trouver à toute heure à son quartier général qu'il occupe depuis nombre d'années.
N.B.—Les opérations dentaires de première classe, comprenant toutes les dernières améliorations de l'art, sont exécutées à la moitié des prix généralement demandés. Tous les anesthétiques en usage par la profession de médecine sont administrés pour l'extraction des dents. [illegible] Respectueusement,
GEORGE F. MALONEY, D. D. S.
Nlle-Orléans, salons, 150 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne. 12 sept—

EXCELSIOR.
Dr. J. H. MALONEY, Dentiste,
SALONS: 110 rue du Canal, près St Charles, et coin des rues Joséphine et Camp. Jolies Dents artificielles faites à moitié meilleur marché qu'ailleurs. Orification des dents sans douleur, travail garanti comme excellence; extraction des dents sans souffrance. Consultez vos intérêts en allant examiner les spécimens de son travail et les médailles qu'il lui ont values. Vieux dentiers acceptés en échange ou comme paiement partiel de neufs. Travail exécuté à très bon prix. Ne vous trompez pas d'adresse.
5sept—1an

JOSEPH BAUER,
DENTISTE,
180 - - - Esplanade - - - 180
Près Remparts.
21mai—1an D Ma J

POCAHONTAS

CIGARETTES

Fumez les Cigarettes à bouts en paille "Corn Husk" et "Mouth-Piece" de BOYER & ADAMS.
GEO. E. BOYER, breveté.
POCAHONTAS est la meilleure cigarette de Périque qui se fasse. A vendre par tous les marchands de premier ordre.
BOYER & ADAMS, FABRICANTS,
79 et 81 rue Gravier, Nlle.-Orléans.
5 déc—1 an.

BODLEY BROTHERS
ONT l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 3 et 4 mulets, charrettes à boeufs, do. pour [illegible] wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, cannes à ris, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voitures, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos cannes durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres ateliers, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes,
Dépôt 18 et 20 rue Union.
mai 80—1

M. ESCOBAL,
FABRICANT DE TABAC A LA VAPEUR.
TABAC A FUMER, FINE CUT A CHIQUER ET A PRISER.
"ALL IN ONE," ARTICLE SUPÉRIEUR A FUMER, TRÈS CLAIR ET PRODUIT NATUREL
"SPECIALTY" EGALEMENT SUPERIEUR, MOINS CLAIR, RECOMMANDE A FUMEURS D'UN GOUT DÉLICAT.
VIRGINIA EXTRA, HARMONIA, HAVANA LONG THREAD, HAVANE, PICADURE, PERIQUE COUPE FIN ET GROS, BLACK PRINCE, AMERICA, VICTORY, CURRENCY, CRESCENT TRADE, [illegible], ETC.
ET TOUTES LES QUALITES DE TABAC A PRISER.
CIGARES PUR HAVANE, MÊLÉ, CONNECTICUT ET PENNSYLVANIA.
—IMPORTATION DE—
Tabac en feuilles Havane, Cigares Picadura, Cigarettes, Papier à Cigarettes, Pipes Bruyère, en terre, etc.
—MARCHAND DE—
Tabac à chiquer de tous genres et qualités, Poches à tabac, Tuyaux pour Pipes et tout article qui se rattache à ce genre de commerce.
FABRIQUE ET MAGASIN, No. 205 RUE DE CHARTRES. SUCCURSALE, No 203 RUE DECATUR.
18mai—1an—D.MaJ.VAC. Agence, coin Tchoupitoulas et Gravier, Nlle-Orléans.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.
Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:
VILLE DE MARSEILLE, Cabours, Mercredi, 23 février.
CANADA, Frangeul, mercredi, 2 mars.
Prix du passage pour le Havre.
Première cabine (vin compris)...$100 et $120
Deuxième classe......$60
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS.
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles.
Pour fret et passage, s'adresser à
L. GRAND, Agent, Gallier Court, lettre H, Nouvelle-Orléans.
6mai—

Service entre le Havre et la Nouvelle-Orléans via Vera Cruz.
Le service mensuel entre la Nouvelle-Orléans et le Havre sera desservi par les paquebots ci-après:
LE CHATELIER.......Capt. Lepeudrix
ALEXANDRE BIXIO.......Prado
FOURNEL.......Ramelin
FLACHAT.......Lohaby
partant du Havre le 1er de chaque mois et de la Nouvelle-Orléans vers le 15.
Pour fret et passage, s'adresser à
L. GRAND, Agent, Lettre H. Cour Gallier.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.
STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.
LES steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD reprendront leur service régulier.
De Brème. De la Nlle-Orléans
Frankfurt. 23 mars
Nurnberg. 27 avril
Ces steamers font escale, en venant ici, au Havre et à la Havane, et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton.
PRIX DU PASSAGE:
De Brème, Southampton ou le Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans:
Chambre...$150 | Entrepont...$36.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brème:
Chambre...$150 | Entrepont...$45.
De la Nouvelle-Orléans à la Havane:
Chambre...$25 | Entrepont...$15.
Pour les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.
Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis.
N. B. Notre agent pour le Texas, M. J. Walde, à Houston, est autorisé à délivrer des passages d'émigrants, aux conditions suivantes:
Brème à Galveston.......$46 50
Do à Indianola.......48 50
La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leurs jours de départs annoncés et leurs ports d'escale.
Les soussignés vendent des billets de passage de Brème, Southampton ou le Havre à la Nouvelle-Orléans.
Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents.
12 mars No. 46 de la rue de l'Union.

AMERIQUE CENTRALE.
OTERI'S PIONEER LINE.
Le rapide steamer en fer de première classe Portant la malle des Etats-Unis.
E. B. WARD, JR.
Capitaine S. PIZZATI
Pour Ruatan, Honduras, touchant à Port Cortez, Truxillo, Ruatan, Utille et à toutes les îles de la Baie, partira immédiatement pour les ports ci-dessus MERCREDI, 2 mars 1881, à 5 heures P. M. et ensuite régulièrement tous les quinze jours, de son mouillage, en face la Place Jackson.
Pour fret et passage, ayant des aménagements supérieurs, s'adresser à
S. OTERI & CO.
23 et 25 rue Front et 24 et 26 rue Fulton.
N.B.—Le WARD fera son service en connexion avec la ligne régulière de Malles sur la même date. 2 mars—80—1an

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.
Partant MERCREDI 23 février, à 8 A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
LOUISIANA, Capt. Gager,
Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse.
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0.
Passage—Cabine......$40
Entrepont......20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON,
4 mai—1an Rue Carondelet No 41.

THE CROMWELL LINE.
FOR NEW-YORK DIRECT
To sail on WEDNESDAY, Feb. 23 at 8 A.M.
This line is composed of the following steamships—
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.
The steamship
LOUISIANA, Capt. Gager,
will leave her wharf, foot of Toulouse street.
INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT
Cabin passage......$40
Steerage......20
Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED MOULTON,
4 mai—1an 41 Carondelet street.

Nouvelle Route
POUR LA HAVANE et KEY WEST
Par la Pensacola Steamship Company.
POUR KEY WEST ET LA HAVANE
Le steamship de première classe
"ADMIRAL"
Les voyageurs partiront de la Nouvelle-Orléans tous les Samedis matin, à 7 heures, par le Louisville & Nashville R. R., arriveront à Pensacola, et trouveront l'Admiral en partance pour la Havane, arrivant à Key West le Lundi matin et à la Havane le Lundi soir. Pour plus amples informations et billets, s'adresser à
J. H. SMITH.
Agent de Billets du L. & N. R. R.
10 fév— Sous l'hôtel St-Charles.

JOHN R. LEGIER,
Notaire,
No 79 Passage de la Bourse,
Entre les rues Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS, Lne.
1 er août—1an DMerV

VINS FINS DE LA CÔTE D'OR,
BOURGOGNE,
CHARLES BERNARD, À BEAUNE.
CLOS VOUGEOT. NUITS, ROMANÉE, POMMARD, CHAMBERTIN, VOLNAY, CORTON, BEAUNE, CHABLIS,

BASSETTI & XIQUES
SEULS AGENTS, 67 & 69 rue Decatur.
13 fév—

H. J. RIVET,
PHARMACIEN-DROGUISTE
Importateur de Médicaments Patentés Français.
Agent du "TEXAS COTTON WORM DESTROYER." Propriétaire des célèbres Bitters Our Own Louisiana Aromatic Bitters. 56 rue de Chartres et 36 rue Bienville, Nlle-Orléans.
17 sept 80—1 an

PHARMACIE DUCONGE.
RUE DE CHARTRES
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHE,
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie et droguerie toujours un assortiment complet de:
MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'on trouve généralement dans un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin. Dépôt du sirop pectoral balsamique de Duconge. Agence pour la vente de Willow's Dysentery Remedy. 1 sept 80—1 an

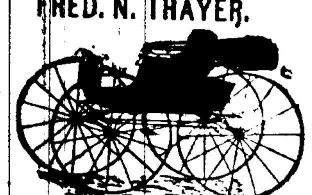
VEUVE G. LHOTE. A. SAMUELS.
LHOTE & CO.,
OLD BASIN SASH, BLIND, DOOR FACTORY
—AND—
LUMBER YARD.
BUREAUX:
Coin des Rues Toulouse et Franklin et No. 32 Rue Carondelet,
P. O. Box 936. NOUVELLE-ORLEANS.
1juillet—1an

La Grande Fabrique de Chaussures du Sud, établie en 1875.
CETTE Fabrique, depuis sa fondation, a toujours eu à son emploi un fort personnel d'habiles cordonniers. C'est dû à l'énergie et à l'entreprise de M. JOHN HANSEN, propriétaire de l'établissement.
M. JOHN HANSEN signale à l'attention de ses nombreux clients et du public en général son magnifique assortiment de Bottes et Chaussures pour Hommes, femmes et enfants, et les invite à venir l'examiner avant d'acheter ailleurs.
JOHN HANSEN,
Fabrique de Chaussures du Sud,
33 et 35 rue du Canal,
28 sept— En face la Douane

LA MERVEILLE DU MONDE:
Le Destructeur de Vermine
DU PROF. HERMAN,
Renommé dans le monde entier,
qui est reconnu comme étant bien supérieur à tout ce qui a été découvert jusqu'ici pour tuer les rats, les souris, les insectes sur les volailles, les fourmis, punaises, blattes, bêtes noires, puces sur les chiens, roaches et insectes sur les plantes, mites dans les fourrures, tiques ou galles sur les moutons, chèvres, bestiaux etc. Il a été fait usage avec grand succès de cette composition contre les insectes qui attaquent les plantes.
A VENDRE, UN PAQUET POUR 25c, OU SIX POUR $1.25.
La poudre est libre de toute odeur désagréable et se conserve dans tout climat. On peut la répandre partout sans danger, elle ne fait de mal aux chats ni aux chiens, qui d'ailleurs ne la mangent pas. La façon d'en faire usage est indiquée sur les paquets.
Cette découverte a valu au prof. Herman une médaille d'argent aux expositions entre colonies à Victoria, en Australie. Fabrique Gravel Lane, Houndsditch, Londres, Angleterre.
F. FREDERICKSON,
Importateur et marchand de drogues en gros et en détail, 139 rue du Canal, Bâtisse Touro, Nlle-Orléans, seul agent en Louisiane.
1avril—1an

Dr. J. B. PEREZ,
Médecin et chirurgien d'une expérience de 25 ans dans le traitement et la guérison de tous les maux des
ORGANES GENITO-URINAIRES
et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DEBILITE PHYSIQUE, causés par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les écoulements, la spermatorrhée et tous les désordres d'une NATURE PRIVÉE, traités sans l'usage du mercure ni d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties et remèdes sûrs. Le rétrécissement de l'urètre guéri par un simple moyen, sans douleur.
Les maladies de femmes, suspensions, rétention et toutes les irrégularités PROMPTEMENT GUERIES. Le FEMALE REGULATING ELIXIR du Dr Perez N'ECHOUE JAMAIS. On ne peut l'avoir qu'à son bureau. Consultations strictement confidentielles et prix raisonnables. Cabinet No. 6 rue Sud-Remparts, près la rue du Canal, Nlle-Orléans. 16sept80—1 an

FRED. N. THAYER.



ENTREPOT DE VOITURES
102 RUE GRAVIER,
Vis-à-vis l'Hôtel St-Charles, et 13 rue Union.
Buggies, Landaus, Barouches, Hacks, Harnais, Fouets, etc. Le plus grand et le plus bel assortiment de Voitures d'enfants qui soit au Sud.
PRIX AUSSI BAS QUE POSSIBLE.
5juin—1an—V&C.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers Capitaine, J. F. Muse Commis.
Se reliant à Vicksburg à la ligne Partant pour les rivières Yazoo, Talahatchie et à la ligne Anchor pour Memphis, Caire et St-Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN [illegible] 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Railroad au même taux que les autres bateaux.
11 sept—

LAFOURCHE.
Deux fois par semaine pour THIBODAUX. Partant le LUNDI à 5 p. m., et VENDREDI, à 10 a. m.
Pour le BAYOU LAFOURCHE, DONALDSONVILLE et tous les débarcadères intermédiaires. Le bateau neuf et élégant à passagers à roue à arrière
BELLE OF THE COAST.
J. P. Ancoin, capt. Edw. Nicolle, commis, partira comme ci-dessus, descendant la côte chaque MERCREDI et DIMANCHE au point du jour
Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à B. RIVET, No 105 rue Décatur.
29 oct—

DEUX VOYAGES PAR SEMAINE POUR Thibodaux sur le Bayou Lafourche. Départ tous les LUNDIS à Midi et JEUDIS à 5 P. M.
Pour le Bayou Lafourche, Donaldsonville, ainsi que tous les débarcadères de la côte, le bateau à vapeur
YAZOO,
Max Blanchard, Capitaine, J. P. McEnnot Commis
partira comme ci dessus. Son voyage de retour à la Nouvelle-Orléans, tous les Mercredis et Samedis.
Pour fret ou passage s'adresser à W. R. Greathouse, rue Vieille-Levée No 44.
21nov—

Deux voyages par semaine pour Thibodaux et Laurel Valley. Départ Mercredi et Samedi à 12 heures A. M.
Le paquebot CHEROKEE.
Max Blanchard, capitaine. C. Blanchard Jr., commis.
Partira comme il est dit ci-dessus prenant le fret de la côte comme celui du Bayou, pour tous les atterrages intermédiaires, sans transfert sur les chalans.
Pour fret ou passage, s'adresser à bord, ou à W. R. GREATHOUSE rue Décatur, No 44.
Les deux bateaux Yazoo et Cherokee marchent en connexion. 23 janv—

Trois fois par semaine pour Arcadia et tous les débarcadères intermédiaires.
Départ tous les LUNDIS, MERCREDIS et SAMEDIS matin à 11 heures.
Le bateau à passagers A1 BELLE,
D. HARPER, capitaine, J. C. BERGERON, commis, partira comme ci-dessus. De retour il descendra la côte les MARDIS, JEUDIS et DIMANCHES.
Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à S. HENO, No 20, rue Conti.
3 aout—

STEAMER DE LA MALLE DES ETATS-UNIS NEW CAMELIA.
Arrangement d'hiver commençant le 1er novembre.
Laissera West End les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS à l'arrivée du train de 1 heure P. M. pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Covington.
DE RETOUR.
Laissera le Vieux Landing les LUNDIS, MERCREDIS et VENDREDIS à 7 heures du matin. Passage, par voyage, $1.
EXCURSION.
Le premier DIMANCHE de chaque mois, train de 8 heures A. M.
Fret reçu tous les jours près le Pont Magnolia, Nouveau Bassin. W. G. COYLE, Agent,
29oct— 33 rue Carondelet.

CHEMINS DE FER

Chemin de Fer Pontchartrain.
Station à l'extrémité de la rue des Champs-Elysées, près la levée. 3me District.
Excursions au Lac, aller et retour le même jour 20 cts, pour les enfants au dessous de douze ans, 10 cts.
Prix du trajet jusqu'à Gentilly, aller et retour, 20 cts.
Les convois partiront comme suit la semaine:

DE LA VILLE	DU LAC
H. M.	H. M.
7.48 A.M	5 48 A.M
11.18 A.M	10 18 A.M
2 18 P.M	1 48 P.M
4 18 P.M	3.48 P.M
	5.48 P.M

Les convois partiront comme suit le Dimanche:

DE LA VILLE	DU LAC
H. M.	H. M.
7.48 A.M	5 48 A.M
10 18 A.M	9 18 A.M
12.18 P.M	11.48 A.M
3.18 P.M	1 48 P.M

Et toutes les heures à partir de 2 heures 18 minutes p. m.
Le dernier convoi partira du Lac le dimanche à 5 h. 48 m. P.M.
Les heures ci dessus sont celles de Louisville. L'heure de la ville est 18 minutes en retard.
J. T. HARAHAN, Président.
C. J. SMITH, Agent du Département des billets 17 Sept

LIGNE DIRECTE DE LA NLLE-ORLEANS à Houston, via M. L. and T. R. R. et les correspondances.—Les trains partent du débarcadère du ferry, au pied de la rue des Champs-Elysées, tous les jours à midi, et arrivent à Houston le lendemain matin, à 6 heures. Ils partent de Houston à midi, et arrivent à la Nlle-Orléans le lendemain matin, à 6 heures. Chaque train est accompagné d'un wagon-dortoir.
Prix du passage de la Nlle-Orléans à Houston:
Billet illimité......$15 00
Limité......12 50
Limité, pour les émigrants......7 50
Pour de plus amples renseignements au sujet du taux de fret ou du passage, s'adresser à
C. A. WHITNEY & CO.
Coin des rues Magazine et Natchez.
5 sept

Grande Route de Jackson.
Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
LIGNE DIRECTE ENTRE LE NORD ET LE SUD.
Deux trains à passagers tous les jours
A partir de dimanche, 7 novembre 1880, les trains partiront de la gare de la rue Calliope et y arriveront comme suit:

DEPART	ARRIVEE
Express No 1. 7:45 A M	Malle No 2.. 7:15 A. M.
Malle No 3...4:30 P. M	Expr No 4. 11:35 A. M.
Mixed No 9....2:30 P. M	Mixed No 10. 8:45 P. M.

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours—Nos 9 et 10 partent tous les jours, excepté le dimanche.
DES WAGONS DORTOIRS PULLMAN JUSQU'A LOUISVILLE
Et sans changement pour CINCINNATI ST. LOUIS ET CHICAGO.
UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES DE L'EST
Wagons munis de fauteuils inclinés, pour dormir, et perfectionnés, allant tous les jours jusqu'à Chattanooga et Vicksburg sans changement.
Billets en vente, places retenues et renseignements fournis au No 22 rue du Camp, coin Commune.
A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
J. W. COLEMAN, Agent Gén. des Pass.

Great Jackson Route.
Chicago, St. Louis & New Orleans R. R.
THE DIRECT LINE BETWEEN THE NORTH AND SOUTH.
Two daily passenger trains.
Trains will leave and arrive at the Calliope street Depot on and after Sunday, November 7th 1880, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 1. 7:45 A.M	Mail No 2.. 7:15 A. M.
Mail No 3...4:30 P. M.	Express No 4 11:35 A.M
Mixed No 9..2:30 P. M	Mixed No 10..8:45 P.M

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily—Nos 9 and 10 daily, except Sunday.
PULLMAN PALACE SLEEPING CARS TO LOUISVILLE
AND THROUGH TO CINCINNATI ST. LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE. ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.
Improved Sleeping and Reclining Chair Cars to Chattanooga and Vicksburg daily without change.
Tickets for sale, berths secured and information given at 22 Camp Street, corner Common.
A. D. SHELDON, Ticket Agent.
J. W. COLEMAN, Assist Gen. Pass. Agent.

La Compagnie du Chemin de fer New-Orléans, Mobile and Texas.
REORGANISEE ET EXPLOITEE PAR LE Louisville and Nashville Railroad.
La seule ligne qui ait deux trains de passagers par jour.
DEPART.
Train rapide de la malle No 4......7-02 A. M.
Train de la côte No 6......3-32 P. M.
Train rapide de la malle No 2......4-30 P. M.
ARRIVEE.
Train rapide de la malle No 3......10-02 A. M.
Train de la côte No 5......9-12 A. M.
Train rapide de la malle No 1......9 40 P. M.
SE RELIANT A TOUS LES POINTS AU NORD ET A L'EST.
C'est la seule ligne qui ait des Pullman Palace Cars depuis la Nlle-Orléans jusqu'à Louisville, Cincinnati, Columbus, O., St-Louis et Washington, D. C., SANS CHANGEMENT. Cette ligne offre les avantages suivants: C'EST LA PLUS COURTE ET LA PLUS RAPIDE ET ELLE EST SANS RIVALE COMME CONSTRUCTION ET EQUIPEMENT.
Bureau des billets, coin St Charles et Commune, J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars.
J. T. HARAHAN, surintendant.
27 juin—

The New Orleans Mobile and Texas Railroad Company,
As reorganized and operated by the LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD.
The Only Line Running Double Daily Passenger Trains.
LEAVE.
Fast Mail, No 4......7-02 A. M.
Coast Train No 6......3-32 P. M.
Fast Mail No 2......4-30 P. M.
ARRIVE.
Fast Mail No 3......10-02 A. M.
Coast Train No 5......9-12 A. M.
Fast Mail No 1......9-40 P. M.
CONNECTING FOR ALL POINTS NORTH AND EAST.
This is the only line running Pullman Palace Cars from New Orleans to Louisville, Cincinnati, Columbus, O., St. Louis and Washington, D. C., WITHOUT CHANGE. This Line possesses the following advantages: IT IS THE SHORTEST. IT IS THE QUICKEST. IT IS UNRIVALED IN CONSTRUCTION AND EQUIPMENT.
Ticket office, corner St Charles and Common streets, J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.
J. T. HARAHAN, Superintendent.
27 juin—

GRAND CHEMIN DE FER
Portant la malle des Etats-Unis entre la Nlle Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.
LE FERRY partira du pied de la rue des Champs Elysées tous les jours, à HUIT HEURES A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 8 h. 25 A. M.
Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux du bateau à vapeur pour toute la route.
Le taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et le Têche, au-delà de Morgan City, est réduit pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points devront être faits, avant l'expédition avec [illegible] A. Stephens, agent général, au pied de la rue [illegible] d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers des taux spéciaux, [illegible] de billets dits "commutation" seront accordés à ceux qui n'expédieront que par ce chemin de fer.
Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures. Le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.
Billets "commutation"—500 milles pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de les donner.
GEO. PANDELY, Surintendant.
Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magazine.
Il ne sera point reçu de fret après 5 heures.
CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents.
A la station Terrebonne le chemin se relie au chemin d'embranchement de Thibodaux, allant à Thibodaux et Houma.

FEUILLETON.

Com. le 16 Fév.

LE DEMI-GALANT HOMME

PAR MARC MONNIER.

V.

Le lendemain, avant le jour, Totonne, très bien vêtu d'un très beau paletot qu'un Anglais avait oublié à l'auberge, entrait dans le palais de don Piriocone après avoir réveillé le portier qui ne lui demanda pas où il allait; on n'est guère curieux à Naples. Ce fut Ermine qui ouvrit la porte au ripostier, parce que tout le monde dormait dans l'appartement.

—*Padre mio* [mon père], lui dit-elle, j'aime votre fils, et il sera mon mari si vous le voulez bien. Je sais qu'il est malheureux à Paris; il ne me le dit pas, mais nous autres femmes, nous voyons [illegible] l'écriture; vous n'êtes pas riche, et je suis pour deux, pour trois. J'ai fait des économies sur ma toilette, et s'il vous plaisait de lui envoyer un peu d'argent que j'ai de trop, comme s'il venait de votre part....

—*Figlia mia* [ma fille], répondit Totonne, je suis heureux que vous aimiez Rinald, et je vois que vous pensez autant que lui et que vous avez un cœur d'or. Seulement je vous prie, [illegible] de garder votre monnaie; je ne lui enverrai que la bourse et c'est moi qui la remplirai. Chez nous, voyez-vous, c'est l'homme qui paie.

Que voulez vous? chacun a son point d'honneur. Totonne retourna souvent chez Ermine et finit par la tutoyer. Elle l'aimait beaucoup, d'une affection filiale. Le ripostier voulut faire la connaissance du boutiquier; rien n'était plus facile que cela: il suffisait d'aller lui acheter des chapelets. La conversation s'engagea entre eux tout en marchandant, le plus gaîment du monde: don Piriocone lança quelques lardons, et Totonne riposta congrûment, car il avait la langue bien pendue; tous deux se prirent de bec en riant et finirent par échanger sans colère toutes les invectives du vocabulaire napolitain. Je ne vous les traduis pas; Rabelais, en les lisant se voilerait la face.

—Tu me plais, dit à la fin don Piriocone qui se sentit le plus faible.

Et, voulant prendre sa revanche, il ajouta en sortant de sa poche un jeu de tarot:

—Connais-tu les cartes?

—Couci-couça.

—Veux-tu jouer les chapelets en huit points?

—Mais ils sont bénis par le Pape.

—Le Pape n'en saura rien, répondit don Piriocone.

Les deux hommes se mirent à jouer dans la rue qui était fort étroite; on fit cercle autour de leurs chaises, et la circulation fut interdite, même aux voitures, qui, ne pouvant tourner, attendirent patiemment. Ils trichaient tous les deux, mais Totonne était plus habile: quand il faisait les cartes, il avait en main tous les sept; de plus, il sifflait en jouant, ce qui agaçait don Piriocone. Il gagna les chapelets, à la grande joie des amateurs que le boutiquier battait toujours.

—Il y a trop de monde ici, grommela le vaincu; viens ce soir chez moi, si tu es homme.

—J'irai ce soir chez toi, répondit Totonne qui voulait en venir là.

C'est ainsi qu'il entra dans la maison, et, comme il se laissa battre, il devint le meilleur ami de don Piriocone. Il retourna chez lui tous les soirs et plut à donna Pernicuella qui n'avait aucun soupçon sur son compte, ignorant qu'il fût ripostier; elle avait d'ailleurs oublié l'apparition de Rinald. L'idée de Totonne était bien simple: il voulait devenir galant homme, c'est-à-dire adopter la redingote et quitter le service en *busquant* sa vie autrement; *busquer* était son mot, un mot difficile à traduire. "Busquer n'est pas voler," disait-il. Une fois reconnu galant homme, il aurait pu demander pour son fils la main d'Ermine.

Il passa donc galant homme et, quittant l'auberge, ouvrit un grand commerce de vins. Outre ceux qu'il recevait de Cette il fit venir de Suisse des bordeaux blancs empruntés aux vignobles de Neuchâtel et un excellent johannisberg, originaire d'Yverne; de plus, avec le petit vin âpre, l'*asprino*, des environs de Naples, médicamenté de diverses façons, il produisit diverses breuvages intitulés Capri blanc, Marsala, Syracuse, Lacryma-Christi, Falerne et Massique; ce dernier surtout, qui était de son invention, plut aux amateurs de couleur locale: le Polonais le plus solide n'en eût pu boire une bouteille entière sans chavirer. Enfin Totonne trouva le moyen de fabriquer pour les Allemands, sans orge ni houblon, la bière qu'ils voulaient, celle de Vienne ou de Munich, qui, mêlée d'un peu d'esprit-de-vin, se payait double et devenait du pale-ale, tout cela pour Rinald qui ne s'en doutait pas, car [illegible] s'en fût douté!....

La boutique, ou plutôt les magasins [car Totonne, qui, ayant beaucoup pratiqué les étrangers, connaissait la vertu du pluriel] s'ouvrirent pompeusement dans la rue de Tolède au mois de mars, le jour même où la pièce de Rinald fut mise à l'étude. L'enseigne monumentale portait ces mots [en français]: *Maison Aldini*: c'était bien le nom de famille de Totonne. Sur les vitrines, les cinq Napolitains pour cent qui savaient lire déchiffraient les inscriptions suivantes en lettres d'or: *Vins étrangers et nouveaux. Bières des principales brasseries allemandes.* C'était un Sicilien, maître de langue française, qui avait rédigé cela. Et plus bas, innovation importée pour la première fois à Naples: *English spoken. Man spricht deutsch.*

Cette création de Totonne fit fureur; le public envahit le salon de dégustation qui n'était autre chose qu'un cabaret. Les Allemands surtout, reconnaissables à l'anneau qu'ils portaient à l'index, y affluaient, traînant derrière eux leurs familles. Altavilla, l'auteur comique, écrivit pour le théâtre San-Carlino une comédie en quatre actes intitulée *la Negozio Aldini* [le Négoce Aldini]. Tout allait donc pour le mieux, et Totonne, qui ne songeait qu'à Rinald, allait réaliser son rêve, quand il reçut la visite d'un Anglais qui lui dit:

—Monsieur, vous détenez chez vous depuis vingt et un ans un garçon que vous donnez pour votre fils. Son père, c'est moi; je viens vous prier, et, au besoin, vous sommer de me le rendre.

—Qui êtes-vous? s'écria Totonne qui était devenu pâle comme un mort.

—Je suis docteur en philosophie et je me nomme Thomas Sheridan.

Ces Sheridan, innombrables en Angleterre où ils ne se connaissent plus entre eux, sont d'origine irlandaise. Il y en eut de célèbres, et il y en a d'obscurs; mais tous, ou presque tous, offrent entre eux ce point de ressemblance, qu'ils ont le timbre un peu fêlé. "Ce sont des Celtes", disent les Anglais qui s'expliquent par cette bonne raison la vie bariolée de Richard Brinsley Sheridan et de Sheridan Knowles. Notre Thomas Sheridan était le fils d'un négociant de Liverpool qui avait fait sa fortune par deux ou trois coups de tête; mais les Celtes ne continuent pas volontiers le commerce de leur père, ce qui prouve bien qu'ils sont de faux Anglais. Thomas ne voulut pas vendre de cotonnade et alla étudier la philosophie en Allemagne; il y arriva juste à temps pour assister à un entretien de Goethe et d'Eckermann et pour entendre l'un des derniers cours de Hegel. Goethe était en train d'expliquer à son ami, qui prenait des notes, la morale des anciens, et semblait pencher vers cette conclusion, que le meilleur moyen de tuer ses passions c'est de les satisfaire. Hegel enseignait que Dieu est une synthèse absorbant la thèse et l'antithèse; en d'autres termes [c'est du moins ce que Thomas crut comprendre] que Dieu est le produit d'un raisonnement. Il se rendit ensuite à Francfort où il vit Schopenhauer qui lui fit une sortie contre le mariage.

Quand ces idées-là restent chez les Teutons qui se nourrissent mal et vivent dans la lune, elles n'ont pas beaucoup d'inconvénients; mais, quand elles entrent dans le cerveau d'un Slave ou d'un Celte, elles les poussent à faire beaucoup de sottises; c'est ce qui arrive de nos jours aux nihilistes, et c'est ce qui arriva dès 1835 à Thomas Sheridan. Il acheva un grade de docteur et courut le monde; en 1836 il était à Naples, où il expliqua sa philosophie à une pauvre acquaiole qui était orpheline, et qui vivait dans la rue en vendant aux passants de l'eau à la neige mêlée de jus de sureau. De là était né Rinald qui en naissant, comme on sait, avait coûté la vie à sa mère. Quand arriva la catastrophe qui fit peu de bruit parce que l'aquaiole mourut à l'hôpital, Thomas Sheridan était déjà parti depuis six mois.

Le docteur en philosophie poursuivit ses expériences, et, son père lui ayant coupé les vivres, il enseigna la morale à des fils de lord qui ont fait parler d'eux, sous l'empire, à Paris: ce fut là qu'un beau jour il apprit la mort de son père. A Liverpool, où il arriva juste à point pour conduire le corps au cimetière, il se vit tout à coup possesseur d'une immense fortune qui pesa sur ses opinions: il était un peu socialiste et devint tory de la vieille roche; puis il médita sur la mort et pensa qu'étant si riche il ne pouvait mourir tout entier. Alors il voulut régler ses comptes avec sa conscience. Voilà pourquoi il était parti pour Naples à la recherche de l'acquaiole et de son enfant. Il courut au coin de la rue où la pauvre fille avait vendu de l'eau, mais tout le monde l'avait oubliée; d'ailleurs, elle n'était pas du quartier. Il s'adressa alors à la police; mais la police ne savait jamais rien, ne s'occupant que de politique. Par surcroît de malchance, Thomas Sheridan ne connaissait que le nom de baptême de l'acquaiole, Angiolina, car les gens du peuple n'étaient jamais désignés par leur nom de famille, et la quantité d'entre eux eussent été bien embarrassés de le donner. Or il y avait peut-être un millier d'Angiolines nées entre 1815 et 1820, et les commissaires des quartiers ne savaient pas ce qu'elles étaient devenues. Thomas Sheridan arpentait du matin au soir les ruelles du Port, du Marché, du Pendino, de Monte-Calvario, de la Vicaria, frappant à toutes les portes, et passait en revue toutes les Angiolines qui auraient pu avoir de trente-six à quarante ans. Il en compta plus de cent, outre les plus jeunes et les plus vieilles, mais il ne trouva pas celle qui troublait sa conscience: plusieurs lui ressemblaient; ce n'était jamais elle, et, comme don Juan, Thomas Sheridan marchait.

Un fiacre le suivait à vingt sous l'heure. Un matin, le cocher que ce métier, quoique lucratif, commençait à ennuyer, voulut savoir ce que cherchait le voyageur; dès qu'il l'eut appris, il se frappa le front et se souvint d'avoir entendu raconter une histoire à peu près pareille à une sage-femme de ses amies. Il conduisit le Celte chez cette sage-femme qui avait assisté Angioline et qui raconta la mort de la jeune mère avec des détails navrants. Je ne dis pas que Thomas Sheridan n'en fut point affligé, mais il rejeta tout le tort sur Goethe, Hegel et Schopenhauer. La vammane (la sage-femme) se rappela que le chante-histoires du Môle avait été le parrain de l'enfant. Thomas Sheridan courut sur le Môle; mais le chante-histoires était mort d'un coup de couteau donné par un camorriste auquel il avait refusé de l'argent. Une vieille femme eut une idée lumineuse:

—Demandez au vieux curé don Agilulphe, dit-elle à l'étranger; il savait toutes les affaires du chante-histoires.

Thomas Sheridan courut chez don Agilulphe qui par malheur avait perdu la mémoire à la suite d'une attaque d'apoplexie. Le curé fit venir sa nièce, une très belle fille de quarante ans qui était en train de se peigner et qui accourut sans rajuster son corsage, en tordant derrière elle, avec un geste superbe, une avalanche de cheveux noirs.

—Te souviens-tu? lui demanda don Agilulphe.... Et comme il avait déjà oublié l'histoire, il pria le Celte de la répéter.

—Eh! oui, que je m'en souviens, cria la nièce, puisque c'est vous qui l'avez baptisé d'un si drôle de nom, Rinald! Même que ce jour-là vous m'avez donné une piastre.

—Et où est l'enfant? demanda Thomas Sheridan avec l'anxiété d'un coureur qui touche au but.

Il a été adopté par Totonne, un faquin d'auberge.

—De quelle auberge?

—Qui le sait? dit la belle fille en riant aux éclats de la mine effarée qui l'interrogeait.

Thomas Sheridan tourna le dos au curé sans lui dire merci et se fit conduire au galop dans toutes les auberges de la ville. Il ne trouva de réponse que dans celle où il était descendu lui-même à son arrivée et qu'il habitait depuis bien des semaines. C'était là, en effet, que Totonne avait servi trente ans comme ripostier.

—Que ne me le disiez-vous plus tôt, triple animal? cria-t-il à l'aubergiste.

L'aubergiste ne se fâcha point, parce que l'hospitalité interdit la colère; mais il marqua au Celte trois dîners de trop pour ce "triple animal."

Voilà comment il se fit que Thomas Sheridan tomba un beau soir dans la maison Aldini. Totonne avait pâli au premier coup, parce que les idées lui venaient par vingtaines, en le frappant d'autant de poignards. Avoir travaillé si longtemps pour un fils adoptif, unique amour et unique orgueil de son âge mûr, unique ambition pour le repos et la fierté de sa vieillesse, et se le sentir arracher tout à coup par un étranger qui a sur lui le droit paternel! c'était violent et soudain: un assaut et une surprise; mais Totonne se remit vite et haussa l'épaule en pouffant de rire; alors Thomas Sheridan, docteur en philosophie, changea de langue et vomit en anglais une imprécation en montrant le poing.

—Ohé! Baisse les mains et lève le pied! dit Totonne qui avait encore toute sa vigueur. Et, saisissant le Celte au poignet, il le fit reculer de trois pas et le jeta à la porte.

—Nous nous reverrons, hurla Thomas Sheridan du milieu de la rue. Et, sans attendre la réponse de Totonne qui lui criait: *A piacere vuosto* à (à votre plaisir), il courut demander à son consul l'adresse du meilleur avocat de Naples. Le consul lui en désigna plusieurs qui étaient de fort honnêtes gens; mais Thomas Sheridan, ayant suivi des cours de droit à Heidelberg, préféra le plus habile, et se fit donner l'adresse du fameux avocat Paglietta qui lui dit:

—Vous demandez une chose impossible; dans aucun pays du monde on n'a le droit de réclamer un enfant naturel.

—Je donnerai dix mille livres sterling s'il le faut! s'écria le Celte qui, par un éclair de génie, avait trouvé le mot jus[illegible] te. Et pour prouver qu'il [illegible] il mit une poignée de gu[illegible] main de Paglietta. L'av[illegible] batiel qui [illegible] de promett[illegible] gent, [illegible] sourire plein de bon [illegible]

—[illegible] tentera l'impossible.

Sur quoi, il se fit raconter par le menu toute l'histoire et toutes les recherches de Thomas Sheridan. Ce qui l'intéressa le plus et ce qu'il se fit répéter deux fois, ce fut l'épisode de don Agilulphe.

—Je tiens votre affaire, s'écria-t-il en jetant son bonnet en l'air et en se frappant la cuisse, geste recommandé par Cicéron pour produire de l'effet sur les auditeurs. Et il ajouta:

—Tenez-vous tranquille, buvez frais, allez voir Pompéi, le Vésuve, les Camaldules, le lac d'Averne et la grotte du Chien, mais ne retournez plus chez Totonne. La cause est gagnée. Rinald est à vous.

Le lendemain, Paglietta se rendit chez don Agilulphe qu'il ne connaissait pas, et lui proposa de faire le tour de Capodimonte en voiture. Promenade voluptueuse: une tiède journée d'avril éventée par des fraîcheurs odorantes; les feuillées encore jeunes, légèrement courbées par la brise de mer, saluaient le printemps.

—Rappelez-vous bien, dit l'avocat au prêtre: il y a vingt-deux ans vous avez marié un gentilhomme anglais avec une fille du pays sans l'intervention de l'autorité civile.

Don Agilulphe commença par nier le fait; mais accablé sous les preuves accumulées par l'avocat, ayant d'ailleurs une ou deux fois, par pure bonté d'âme, uni des jeunes gens qui risquaient de devenir vicieux faute de papiers, il finit par avouer que peut-être... Seulement il craignait la prison, parce que c'était défendu. Paglietta se hâta de le rassurer en lui disant que Ferdinand II (ce qui était vrai) venait en quelque sorte d'abolir la loi qui prohibait ce délit en lui retirant la sanction pénale. Alors, complètement rassuré, don Agilulphe, qui était l'obligeance en personne et qui n'avait jamais refusé un service, écrivit et signa [illegible] de ses facultés. [illegible] avant de plaider, consulter R[illegible] fit écrire une longue lettre où il lui racontait toute l'histoire.

"Mon père c'est vous, lui répondit Rinald. Vous m'avez recueilli, élevé, nourri de vos privations; je vous dois tout ce que je sais, tout ce que je suis. Pendant vingt et un ans je vous ai vu tous les jours, et je n'aurais point dormi si vous ne m'aviez pas embrassé. Vous rappelez-vous nos bonnes soirées à l'office et votre guitare? Et quand vous veniez à l'école et que vous me conduisiez sur la mer? Nous étions pauvres, et vous seul en souffriez; pour me donner un biscuit, vous vous ôtiez le pain de la bouche. Vous vous laissiez traiter en faquin pour me donner des habits neufs. Si je vis plus haut que les autres, là où la foule n'entre pas, dans les joies et dans les fêtes de l'art, qui m'a fait cette vie de roi par un travail d'esclave? Tenez, je vous aime, je n'aime que vous, vous et une autre que vous aimerez aussi quand vous l'aurez connue. Quant à cet étranger qui me veut, dites-lui que je ne veux pas, moi, que je ne le connais point, que je ne le connaîtrai jamais. Pour l'amour de Dieu, gardez-moi et bénissez-moi, mon père."

Quand Ermine eut achevé de lire cette lettre à Totonne, elle lui prit la tête dans ses deux mains douces et baisa les yeux du vieillard qui pleuraient. On a beau dire que la vie est un mal, il y a des choses qui consolent.

(*A continuer.*)

Le Dimanche, ouverture de l'Etoile Rouge jusqu'à une heure.

Jardin Wenger.—A l'établissement en vogue connu sous le nom qui précède un orchestre de dames berlinoises donne un grand concert tous les soirs. On y [illegible] de bonne musique et en [illegible]